

CHAPITRE II.

*Des différens moyens de connoître les vertus
des médicamens.*

Nous avons déjà observé que les hommes avoient connu, dès la plus haute antiquité, les vertus médicinales de quelques substances qui n'étoient pas usitées comme alimens: il est aisé de concevoir de quelle manière ces connoissances peuvent s'acquérir, quoique nous ne puissions appliquer nos conjectures aux objets particuliers, et que cela ne soit pas même possible à l'égard de plusieurs substances particulières qui ont été très-anciennement usitées par les médecins. Il est naturel de supposer que les médecins, occupés d'augmenter le nombre des remèdes, auront pu, par des observations accidentelles, par des essais faits au hasard, ou guidés par quelques analogies, découvrir quelques remèdes nouveaux, en augmenter ainsi le nombre, et conserver particulièrement ceux qui sembloient confirmés par l'expérience.

L'on a en conséquence prétendu que les remèdes nombreux dont parlent DIOSCORIDE et les autres anciens, étoient entièrement le fruit de l'expérience. Mais, d'après ce que nous avons dit dans notre histoire, et ce que nous dirons par la suite des erreurs dans laquelle peut induire l'expérience, il est très-évident qu'elle a très-peu contribué à constater les vertus attribuées communément à la plupart des remèdes usités. Le défaut de succès que l'on a si fréquemment rencontré dans la pratique, en suivant les anciens, a engagé avec

Tome I.

K

beaucoup de raison les médecins modernes à chercher les moyens non-seulement de déterminer plus exactement les vertus des médicamens qui sont en usage, mais même de découvrir les vertus des substances que l'on n'avoit pas encore essayées.

Les chymistes ont fait les premières tentatives de ce genre; PARACELSE introduisit les notions absurdes de l'influence des astres et des signatures; et les chymistes qui lui ont succédé ont cru que l'on pourroit tirer quelque utilité de l'analyse chymique. Il y a long-temps que les deux premiers moyens ont été absolument rejetés; néanmoins les effets qui en sont résultés n'ont pas entièrement disparu des traités de matière médicale. Le troisième moyen, qui a pour objet l'analyse chymique, n'est pas entièrement inutile, mais ne peut conduire fort loin relativement à l'objet de nos recherches.

Les moyens auxquels on a aujourd'hui spécialement recours, et qui sont particulièrement usités, sont l'examen chymique, l'affinité botanique, les qualités sensibles et l'expérience: je vais examiner avec toute l'attention possible l'application que l'on peut faire de chacun de ces moyens.

ARTICLE PREMIER.

De l'usage de la résolution chymique pour s'assurer des vertus des différentes substances.

Lorsque les remèdes chymiques commencèrent à être mis en vogue par PARACELSE et ses sectateurs, leur usage fut accompagné de tant de théories chimériques et absurdes, que les connoissances relatives à la matière médicale en furent totalement embrouillées et fort corrompues; mais

avec le temps la chymie a corrigé ses propres erreurs, et est devenue enfin de la plus grande utilité pour perfectionner la matière médicale; elle a déterminé plus exactement les qualités des médicamens déjà connus et usités; et elle a en particulier non-seulement débarrassé la matière médicale d'un grand nombre de remèdes sans action et superflus dont elle étoit surchargée, et indiqué le degré des qualités des substances semblables, mais elle a de plus appris à en faire un choix plus judicieux: outre qu'elle a ainsi corrigé et perfectionné l'ancienne matière médicale, elle en a créé une beaucoup plus estimable, par les nouvelles productions qu'elle a découvertes, et par les préparations qu'elle a inventées ou perfectionnées. Presque toutes les substances salines tirées des trois règnes sont le fruit de la chymie; et les matières inflammables, excepté les huiles par expression, et un petit nombre de substances fossiles, sont aussi des productions du même art.

L'on doit donc à la chymie l'avantage d'avoir enrichi la matière médicale de plusieurs remèdes particuliers, et de quelques-uns même des plus efficaces; et pour pouvoir faire un choix et un usage convenable de ces remèdes en général, il est absolument nécessaire de bien connoître la chymie.

L'on a encore pensé que cet art avoit été réellement, ou pouvoit être, utile pour découvrir les vertus des substances végétales et animales; il ne me paroît pas cependant qu'il ait réussi en cela. Ce que l'on appelle l'analyse chymique, ou la distillation des substances sans addition, n'a pas répondu aux espérances que l'on en avoit conçues. Après beaucoup d'essais faits avec tout le soin possible, l'on convient aujourd'hui que cette ana-

lyse ne peut donner aucune connoissance exacte ni certaine des parties constitutives des mixtes; c'est pourquoi l'on a entièrement abandonné, ou au moins très-négligé l'application de cette espèce de résolution.

L'analyse chymique adoptée aujourd'hui, est celle par laquelle on se propose de séparer les parties des mixtes sans en changer ou en altérer beaucoup la nature. Ainsi, en distillant les plantes avec l'eau, l'on obtient leur huile absolument séparée des autres parties, et dans un état tel que l'on croit qu'elle existoit dans les plantes en nature: en employant différens menstrues à différens degrés de chaleur, l'on croit pouvoir séparer, sans aucune altération, les parties des plantes qui sont solubles dans ces menstrues; mais il est, dans beaucoup de cas, douteux que ces substances ne subissent aucune altération, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite. Quoiqu'il en soit, je dois observer ici que ces moyens nous mettent rarement à même de découvrir dans les plantes des vertus inconnues avant, et en général l'on découvre uniquement dans quelle partie de la plante réside spécialement la vertu qui étoit d'ailleurs connue. Cette analyse peut sans doute nous faire rencontrer, dans quelques cas, des vertus qui sont plus considérables dans l'état concentré sous lequel on les obtient, qu'elles ne l'étoient lorsqu'elles se trouvoient répandues dans la plante entière; ce qui fait que l'on croit quelquefois trouver un médicament absolument nouveau; mais je n'en connois guère d'exemple, ou plutôt je ne sache pas que l'on ait, par ce moyen, découvert des vertus inconnues avant. Il est sans doute possible qu'en trouvant que quelques vertus résident très-constamment dans des parties séparées par des menstrues

particuliers, l'on juge par analogie qu'il existe des vertus semblables dans les substances que l'on peut extraire par de pareils menstrues; mais il est très-rare que l'on puisse faire l'application de cette analogie. L'on observe, par exemple, que la vertu purgative des plantes réside communément dans leurs parties résineuses; néanmoins l'on ne peut pas en conclure qu'une plante qui fournit une résine à un menstree spiritueux, jouisse d'une qualité purgative; j'ose même assurer que l'analogie fondée sur l'analyse chymique contribue très-peu à reconnoître les vertus des médicamens.

Je dois néanmoins convenir ici que l'on a retiré de grands avantages des travaux de ceux qui se sont occupés d'examiner les différentes substances qui sont l'objet de la matière médicale, en les dissolvant dans différens menstrues. Ces travaux ont certainement déterminé les préparations pharmaceutiques les plus convenables pour plusieurs substances, et ont par là beaucoup perfectionné nos connaissances sur la matière médicale, sur-tout relativement aux préparations et aux compositions qui en forment une partie si considérable.

C'est ainsi que je reconnois l'utilité générale de ces travaux, et j'aurai occasion de dire, dans un autre lieu, jusqu'où peut plus particulièrement s'étendre leur utilité.

ARTICLE II.

De l'usage des affinités botaniques pour déterminer les vertus médicales des plantes.

Les botanistes se sont imaginés malheureusement, à ce que je pense, pour la matière médicale, qu'ils devoient non-seulement distinguer les plan-

tes les unes des autres, ce qui étoit leur propre objet, mais même indiquer leurs vertus médicales; et ils ont souvent prouvé que cette tâche étoit au-dessus de leurs forces: néanmoins ils s'en sont communément occupés, et ils l'ont fait de la manière la plus imparfaite; car ils n'ont généralement que copié, avec très peu de soin ou de jugement, ce que les auteurs précédens avoient dit, et ils ont ainsi multiplié des écrits inutiles et remplis d'erreurs.

Telle est réellement l'idée que l'on doit avoir de leurs travaux sur les objets particuliers; mais les derniers botanistes ont cru pouvoir faire une application beaucoup plus étendue de leur science; ils ont tenté de déterminer, par son moyen, d'une manière très-générale les vertus des végétaux.

Lorsque les botanistes eurent remarqué que les ressemblances des parties de la fructification pouvoient servir à ranger les végétaux suivant certains genres, certaines ordres et certaines classes, cet arrangement donna lieu à l'établissement de ce que j'appelle leurs affinités botaniques. L'on a prouvé que ces affinités étoient, jusqu'à un certain point, applicables à un grand nombre de végétaux, sans pouvoir néanmoins les comprendre encore tous: mais toutes les fois qu'on a pu les appliquer aux ordres et aux classes, de manière prouver qu'il y avoit beaucoup de ressemblance et d'affinité entre les différentes espèces qui y étoient comprises, l'on a avec raison considéré ces ordres et ces classes comme naturels.

Dès que les botanistes eurent convenablement établi ces ordres naturels, ils s'aperçurent que dans les cas où il y avoit une affinité botanique considérable, il se trouvoit aussi une ressemblance et

une affinité entre les vertus médicales des différentes espèces.

Ces vues étoient en général bien fondées : l'on trouve en effet une semblable affinité médicale, non-seulement dans les espèces du même genre, mais elle est même considérable dans les espèces renfermées dans les ordres et les classes que l'on peut réellement considérer comme naturels; ce qui établit une analogie qui donne souvent lieu de présumer qu'un végétal, sur lequel on n'a fait aucune épreuve, est de la même nature, et jouit des mêmes qualités que ceux du même genre et du même ordre avec lesquels il a une affinité botanique.

Cela est vrai jusqu'à un certain point, et l'on peut en faire l'application avec quelque avantage; mais il s'en faut de beaucoup que cette application puisse être aussi générale que semblent le prétendre les botanistes; car l'on y trouve de toutes parts un grand nombre d'exceptions.

Les différentes espèces du même genre possèdent même souvent des qualités fort différentes : ainsi le *cucumis melo* diffère beaucoup du *cucumis colocyntidis*.

Les exceptions sont encore beaucoup plus considérables et plus multipliées à l'égard des différents ordres naturels. L'on rencontre plusieurs plantes très-pernicieuses dans quelques-uns de ces ordres, qui ne renferment en grande partie que les végétaux les plus doux; l'on trouve des substances absolument dépourvues d'action, et très-douces dans d'autres ordres qui renferment des substances très-actives et très-puissantes. Le *lolium temulentum*, que l'on trouve parmi les graminées, est un exemple de la première assertion, et le *verbascum*,

qui est de la classe des *luridae* ou des *solanaceae*, est un exemple de la seconde.

Il faut observer en second lieu, lorsque l'on a recours à l'analogie générale, que les plantes du même genre peuvent se ressembler beaucoup par leurs qualités générales, et néanmoins posséder ces qualités à des degrés si différens, que leur choix ne peut nullement être indifférent, lorsque l'on s'en sert comme médicamens.

Une troisième observation encore plus importante c'est que les plantes qui appartiennent au même ordre peuvent avoir quelque ressemblance dans leurs qualités : néanmoins il est non-seulement rare que cette ressemblance soit exacte dans ces différentes espèces, mais même il y a communément une modification particulière dans chaque ; et très-souvent, outre la qualité qui appartient à l'ordre, il s'en trouve une autre totalement différente de celle-là, ou de toute autre du même ordre, qui est quelquefois même pernicieuse ; de manière que le praticien peu attentif pourroit tomber dans des erreurs très-grossières, en s'en rapportant uniquement à l'affinité botanique.

Il faut de plus faire attention que, quoique les plantes qui se trouvent dans le même ordre naturel aient communément, dans toutes leurs différentes parties, des qualités semblables à celles de tout l'ordre, néanmoins cela n'est nullement universel. Les différentes parties des plantes ont en général des qualités très-différentes, de manière que la qualité de la racine diffère beaucoup de celle des feuilles ou des semences ; et la ressemblance des parties de la fructification qui établit leur affinité botanique, ne s'étend nullement à toutes les parties des plantes qui se rapprochent par cette affinité. La qualité générale diffère non-seulement

beaucoup par ses degrés, suivant les parties de la plante, mais il y a même quelques-unes de ces parties dont les qualités sont extrêmement différentes et même opposées.

Il est aisé de voir, d'après ces observations, que l'affinité botanique des plantes peut être de quelque utilité pour en reconnoître les qualités médicales, mais que l'on ne doit en faire usage qu'avec beaucoup de précaution pour déterminer leurs vertus, et que l'on ne peut en rien conclure de certain, sans examiner en même temps leurs qualités sensibles; il faut même, dans ce dernier cas, que la vertu médicale qu'on leur suppose soit réellement confirmée par l'expérience sur le corps humain.

ARTICLE III.

Observations sur les qualités sensibles des substances qui peuvent en indiquer les vertus médicales.

L'on a proposé un autre moyen de juger des vertus des différentes substances, qui consiste à faire attention à leurs qualités sensibles, telles que le goût, l'odeur et la couleur. De même que les médicamens agissent particulièrement sur le système nerveux, comme nous l'avons déjà remarqué, de manière que les sensations du goût et de l'odorat dépendent de l'action qu'exercent certaines substances sur les nerfs de la langue et du nez, et que leurs effets se communiquent très-souvent de ces parties au reste du corps; l'on peut aussi présumer, jusqu'à un certain point, que l'action de ces substances sur les organes du goût et de l'odorat peut se communiquer à tout le système nerveux, ou montrer une puissance analogue rela-

tivement à tout le système, lorsqu'elles sont appliquées sur les autres parties nerveuses.

Je regarde ceci comme tellement démontré, que je crois pouvoir établir avec beaucoup de confiance, comme une règle très-générale, que les substances qui n'affectent nullement le goût ou l'odorat, et que celles même qui n'affectent ces organes qu'à un degré léger, peuvent être considérées comme dépourvues d'action et inutiles; et je pense que l'on doit rejeter de la liste des médicaments toutes les substances de ce genre, excepté un très-petit nombre, qui, n'ayant aucune qualité sensible, peuvent, par cette raison même, jouir d'une vertu émolliente, nourrissante, ou adoucissante.

Quoique les médecins n'aient pas suffisamment fait attention à cette règle générale, ils ont néanmoins présumé de tout temps que l'activité des substances sur le corps humain dépendoit des qualités sensibles dont elles étoient douées, et ils ont jugé de leurs vertus médicales par l'état de ces qualités. Il est en effet presque toujours arrivé que les médecins ont été disposés à admettre des vertus semblables dans différentes substances qui se ressembloient par le goût et l'odeur.

Il y a beaucoup de cas où cette supposition est bien fondée; mais on l'a portée trop loin, en s'imaginant que la ressemblance de goût et d'odeur dans différentes plantes, indiquoit assez exactement qu'elles jouissoient des mêmes vertus médicales. JEAN FLOYER, DAVID ABERCROMBIE, HOFFMAN, et plusieurs autres depuis, ont établi un système général de matière médicale sur ce plan.

J'aurai occasion par la suite de faire plusieurs applications de cette doctrine générale, et je tâcherai de prouver jusqu'à quel point on peut juste-

ment l'étendre; mais il est en même temps très-convenable de faire ici quelques efforts pour indiquer l'erreur qui résulte de l'application universelle de cette règle.

Il est d'abord très-difficile de déterminer les différens goûts des différentes substances: il y en a quelques-uns, tels que ceux qui sont acides, sucrés, amers et astringens, qui peuvent très-bien se distinguer les uns des autres, et dont l'on convient généralement; mais il y a beaucoup d'autres goûts que l'on ne peut comprendre sous aucune dénomination. Il me paroît que les titres généraux que l'on a tenté d'établir sont au moins très-peu utiles, s'ils ne sont pas impropres. Ainsi l'on fait communément une classe générale des goûts sous le titre d'âcreté; mais ce terme exprime la force de l'impression plutôt qu'aucune sensation particulière, et l'on a toujours compris sous cette dénomination des substances qui jouissoient d'ailleurs de qualités très-différentes, que nous examinerons plus particulièrement sous le titre des stimulans.

L'on a fait usage, avec aussi peu de succès, des goûts nauséabonds pour former une classe; il est évident que cette classe est trop générale, en ce qu'elle comprend beaucoup de substances qui ont en général un goût désagréable, mais en même temps particulier, c'est-à-dire, des goûts différens les uns des autres, que l'on ne peut en conséquence rapporter à aucun titre général. Il est également évident que la classe des goûts nauséabonds comprend beaucoup de substances qui diffèrent extrêmement par leurs vertus; ce qui produira toujours une difficulté insurmontable, lorsque l'on voudra ranger les vertus des plantes suivant leur goût.

Outre les goûts généraux que nous convenons être assez bien déterminés, il y en a plusieurs combinaisons qui produisent des goûts variés, que l'on ne peut exactement déterminer, ni même toujours admettre, autant que je sache, comme un signe qui indique des vertus particulières.

Mais de plus, lorsque l'on a rassemblé un nombre de substances sous l'une des classes générales des goûts, l'on trouve que les individus possèdent la même qualité à des degrés très-différens, et que leurs vertus sont en conséquence très-différentes. Dans beaucoup de cas, en effet, où la qualité de la classe domine dans une plante, cette plante possède en même temps d'autres qualités, qui lui donnent une vertu différente de celles de la classe générale. Il est inutile d'insister davantage ici sur les erreurs que peut produire cette doctrine générale, nous aurons par la suite des occasions assez fréquentes d'en parler, et d'indiquer les nombreuses exceptions dont elle est susceptible.

Les corps qui exhalent une forte odeur, agréable ou désagréable, semblent particulièrement propres à agir sur le système nerveux, et il y a quelques médicamens très-actifs qui sont remarquables par cette qualité. Néanmoins LINNÉ va trop loin, lorsqu'il prétend que les corps odorans n'agissent que sur les nerfs, tandis que les corps sapides agissent uniquement sur les fibres musculaires; car il est évident que les corps sapides agissent aussi, et quelquefois même très-puissamment sur les nerfs.

Quoi qu'il en soit, j'observerai que l'on est plus exposé à tomber dans l'erreur, en jugeant des vertus des plantes par leur odeur particulière, qu'en prenant leur goût pour guide. Les odeurs varient beaucoup plus que les goûts, et il est encore plus

difficile de les réduire à des classes générales: il ne paroît pas, en effet, que l'on puisse les diviser autrement qu'en agréables ou désagréables. il est vrai que ces deux divisions générales renferment un grand nombre de variétés, mais il n'est pas possible de les rapporter avec quelque précision à des titres généraux. LINNÉ a néanmoins tenté de le faire; mais il suffit de jeter un coup-d'oeil sur ses titres généraux, et sur l'énumération des plantes qu'il a rapportées à chacun de ces titres, pour reconnoître qu'ils ne donnent aucune idée précise, et qu'ils n'indiquent aucunes qualités communes, si ce n'est celles qui peuvent résulter des termes généraux d'agréable ou de désagréable: les plantes renfermées sous ces titres varient aussi beaucoup relativement à leurs vertus, et produisent souvent des effets différens, suivant les personnes exposées à leur odeur. L'analogie qu'offrent les odeurs est donc on ne peut moins utile pour éclaircir la matière médicale.

Lorsque Linné prétend que les qualités sensibles des médicamens peuvent en faire reconnoître les vertus, il suppose que, outre le goût et l'odeur, la couleur peut aussi fournir quelque indication de ces vertus; et il donne en conséquence le paragraphe suivant: « *Color pallidus insipidum,* „ *viridis crudum,* *luteus amarum,* *ruber acidum,* „ *albus dulce,* *niger ingratum* indicat „. Mais quiconque a la moindre connoissance des plantes peut faire un si grand nombre d'exceptions à chacune de ces règles générales, qu'il s'apercevra facilement qu'il est extrêmement frivole et inutile de faire aucune tentative pour établir de semblables règles générales.

ARTICLE IV.

De la manière de s'assurer des vertus des médicamens.

Ce n'est qu'en observant les effets que produisent les substances sur le corps humain vivant, que l'on peut déterminer leurs vertus médicales; mais l'usage de l'expérience est extrêmement trompeur et incertain; et l'on trouve dans ceux qui ont écrit sur la matière médicale un nombre infini de faux résultats, que l'on suppose, ou que l'on prétend être déduits de l'expérience. La chose est au point que l'on ne peut pas consulter ces écrivains avec fruit ou avec sûreté, à moins que d'être muni d'un scepticisme considérable sur cet objet: c'est faute de discernement à cet égard, que ceux qui ont écrit sur la matière médicale ont copié, les uns après les autres, un si grand nombre d'observations particulières, qui sont frivoles et fausses. Il sera par conséquent utile d'indiquer ici aux étudiants les fautes et les erreurs nombreuses qui paroissent avoir été adoptées d'après l'expérience prétendue.

L'on peut citer d'abord pour exemple ces prétendus remèdes que l'on ne peut supposer avoir aucune action sur le corps humain, tant parce qu'ils en sont fort éloignés, qu'en raison de leur nature; tels sont les charmes, les pratiques superstitieuses, les poudres de sympathie, et les amulettes sans odeur dont l'on a autrefois fait usage. Ces remèdes sont, il est vrai, très-généralement méprisés aujourd'hui; mais il suffit qu'il y ait eu autrefois beaucoup de témoignages en leur faveur, pour prouver combien l'expérience induit en erreur. M. BOYLE a cru voir de ses propres yeux l'action de

la poudre de sympathie, et il a eu en faveur de cette poudre le témoignage de divers médecins et d'autres personnes graves. Il n'est pas nécessaire de donner ici d'autres exemples de ce que j'ai avancé; mais s'il étoit convenable de le faire, je pourrois renvoyer au second volume des *Acta naturae curiosorum* (observation 195), que l'on peut regarder comme une collection de contes de bonnes femmes, qui n'a de crédit que parce qu'elle a été publiée depuis quarante ans par une société de personnes instruites. En voici un échantillon, art XXI: *lactis abundantia et defectus*. "Pro certo
„ affirmarunt mihi nuper matronae binae pruden-
„ tes et honestae, se in seipsis efficaciam seminis
„ nigellae multoties expertas esse, quod nempe re-
„ tro appensum lac abundans discusserit, antror-
„ sum autem auxerit ». Il est fâcheux que de sem-
blables remèdes ne soient pas encore suffisamment
rejetés par tout, puisque l'on voit un médecin aus-
si célèbre que M. de Haen, ajouter quelque con-
fiance à la verveine employée comme amulette.
Mais quiconque a pu, de même que lui, ajouter
foi à la magie, devoit être exposé à adopter tou-
tes espèces de chimères superstitieuses.

Je pourrois donner pour second exemple de
fausse expérience, les vertus que l'on a attribuées
à différentes substances, qui, quoique prises inté-
rieurement, passent dans le corps sans subir aucun
changement, et sont absolument sans action, en
ce qu'elles ne sont pas solubles dans nos fluides,
et qu'elles ne sont douées d'aucunes qualités ca-
pables d'agir sur les solides ou les fluides de no-
tre corps; telles sont les différentes espèces de *si-
lex*, depuis le crystal de montagne jusqu'aux pier-
res précieuses, autrefois adoptées dans nos dispen-
saires, et qui, quoique rejetées aujourd'hui en An-

Angleterre, se trouvent encore dans plusieurs pharmacopées étrangères. Les auteurs de matière médicale parlent encore des vertus de ces substances, et même les admettent; et lorsque je vois M. VOGEL, mort depuis peu, défendre la vertu du crystal de montagne par sa propre expérience, je ne puis douter qu'il n'ait été trompé en observant.

Je donnerai pour troisième exemple, des erreurs dans lesquelles peut induire l'expérience, les effets considérables que l'on attribue à des substances évidemment dépourvues d'action, ou qui sont telles, qu'elles ne peuvent produire que peu de changement dans le corps humain, et que l'on peut en prendre tous les jours une grande quantité, sans qu'elles occasionnent aucune altération sensible. Ainsi, lorsque l'estimable LINNÉ nous dit qu'il s'est préservé lui-même de la goutte en mangeant tous les ans une grande quantité de fraises, je suis persuadé que l'expérience l'a trompé. Il est même étonnant qu'un homme si célèbre ait pu tomber dans une telle erreur; mais l'on trouve dans les traités de matière médicale des centaines d'erreurs semblables, sous des noms très-respectables.

L'on attribue, dans presque tous les traités que l'on a donnés sur cet objet, beaucoup de vertus à des substances absolument dépourvues d'action, ou dont les qualités sensibles sont très-foibles; il est vrai que souvent l'on admet ces vertus d'après une prétendue expérience; mais les médecins en ont si évidemment reconnu la fausseté, qu'ils ont depuis long-temps négligé de plus en plus ces substances dépourvues d'action et de vertu. L'on a constamment diminué le catalogue des médicaments dans les éditions successives que l'on a données de nos pharmacopées, particulièrement

en

rejetant les substances inutiles. Néanmoins l'on n'a peut-être pas encore été aussi loin qu'on le devoit dans la plupart de ces pharmacopées, et je pourrois donner ici une longue liste des remèdes que l'on a eu tort de conserver; mais je m'en abs tiens, parce que j'aurai occasion de le faire plus convenablement par la suite à l'égard de la plu part des objets particuliers dont je m'occuperai.

Le quatrième exemple de fausse expérience sont les cas où l'on croit que les médicamens ont guéri des maladies, ou corrigé certaines affections du corps, qui n'ont jamais existé. Les remèdes que l'on regarde comme propres à corriger l'atrabile sont de ce genre; car tous les raisonnemens de BOERHAAVE ne peuvent me persuader que cet état des fluides puisse jamais se rencontrer dans le corps humain. Il me paroît que l'idée de l'atrabile n'est qu'une pure hypothèse des anciens, qui n'étoient nullement en état de juger convenablement de ces objets.

Je suis enclin à porter le même jugement sur la lenteur ou l'épaississement contre nature des fluides si communément adopté des modernes. Je n'assurerais pas positivement qu'il ne survienne ja mais un pareil épaississement morbifique; mais à peine peut-on citer un exemple où il soit évident qu'il ait réellement lieu; et il est probable que sur cent cas où l'on a admis cet épaississement, il y en a quatre-vingt-dixneuf où il n'existe pas. Cette considération réunie à la fausse théorie que l'on a admise pour expliquer la manière d'agir des re mèdes que l'on a supposé guérir cet épaississe ment, suffit pour nous déterminer à assurer que cette opinion a donné lieu à un grand nombre d'observations fausses qui sont répandues dans les traités de matière médicale.

L'on a encore un exemple du même genre à l'égard des *alexipharmques*, dont il est si souvent fait mention. Je ne parlerai pas ici des doutes que l'on peut élever, dans beaucoup de fièvres, sur l'existence d'une matière morbifique, ni de ceux que l'on peut avoir à l'égard de la guérison des fièvres que l'on attribue à l'expulsion d'une pareille matière; mais l'on peut objecter que non-seulement l'existence douteuse de l'objet de ces remèdes, mais même le défaut d'évidence de leur action, donnent tout lieu de croire que les vertus alexipharmques dont parlent les auteurs, sont au moins en général des exemples d'une fausse expérience.

L'on a un cinquième exemple d'une fausse expérience dans plusieurs cas où la maladie existe réellement, mais où l'action des remèdes que l'on suppose propres à la guérir, paroît, autant que nous pouvons en juger, absolument dépourvue de probabilité. La prétendue dissolution de la pierre contenue dans la vessie, par les médicamens pris intérieurement, semble en être un exemple. Il est encore très-douteux que les médecins connoissent aucun remède de ce genre: mais, pour ne pas entrer dans les discussions qui se sont élevées, et qui subsistent encore sur cet objet, il est très-probable que les observations relatives à cette vertu, rapportées par les anciens et les modernes, sont autant d'exemples des erreurs considérables dans lesquelles peut induire l'expérience.

L'on pourroit rapporter à cet article les observations relatives à des médicamens auxquels on attribue des effets qui ne paroissent pas impossibles, mais qui sont très-peu probables d'après nos dernières expériences, au moins dans plusieurs des exemples que l'on en a donnés. Je pourrois citer

comme un exemple de ce genre, les médicamens que l'on a supposé favoriser l'écoulement des règles chez les femmes. L'on ne peut guère nier qu'il existe des remèdes doués de cette vertu; mais les médecins ont souvent été trompés dans leur attente, lorsqu'ils ont fait usage des médicamens auxquels les auteurs de matière médicale ont attribué une semblable vertu; et j'ai connu plusieurs praticiens des plus célèbres qui m'ont confirmé ce que j'avance. Il y a néanmoins peu de vertus que les auteurs de matière médicale attribuent plus fréquemment aux substances dont ils traitent; l'on peut en conséquence assurer qu'ils ont, dans peu de cas, déterminé ces vertus par des expériences convenables.

L'on peut encore donner un exemple du même genre relativement aux médicamens qui passent pour favoriser l'écoulement des urines. Tout le monde sait qu'il existe des substances qui jouissent de cette vertu; mais tout praticien conviendra en même temps que souvent l'on n'obtient pas cet effet, quoique l'on emploie les remèdes qui ont été recommandés par les auteurs de matière médicale, pour remplir cette indication; et l'on peut soupçonner qu'ils ont attribué souvent ces vertus à plusieurs substances, d'après de fausses expériences, ou peut-être même sans en avoir tenté aucune.

Mais si l'on a si souvent attribué de fausses vertus emménagogues et diurétiques aux médicamens, l'on conviendra avec plus de facilité que la même chose est arrivée à l'égard des moyens que l'on a prétendu favoriser l'accouchement; et ces erreurs sont encore plus certaines relativement aux remèdes que l'on a dit chasser l'arrière-faix ou l'enfant mort. Ces médicamens ont absolument per-

du leur crédit parmi les praticiens modernes; et si une partialité outrée pour les anciens, qui citent souvent ces vertus, nous portoit à croire qu'ils étoient guidés par l'expérience, l'on peut répondre, sans hésiter, qu'ils nous ont donné des exemples nombreux d'une fausse expérience.

Un sixième exemple, qui est une source très-féconde de fausse expérience, est celui où l'on attribue aux médicamens dont l'on a fait usage, des effets qui ont réellement lieu, mais qui sont vraiment dus à une autre cause; ce qui arrive sur-tout quand les effets attribués aux médicamens sont réellement les suites des opérations spontanées de l'économie animale, ou, suivant l'expression ordinaire, l'effet de la nature. Il est à peine nécessaire de citer pour exemple l'opinion abandonnée sur la réunion des os fracturés: l'on croyoit autrefois que certains médicamens pouvoient favoriser cette réunion; mais cette opinion est aujourd'hui universellement rejetée comme un exemple de fausse expérience, et l'on reconnoît que cet effet est produit uniquement par la nature.

J'aurois pu passer sous silence cet exemple; mais il ne seroit peut-être pas aussi convenable d'en omettre un du même genre que l'on rencontre dans presque toutes les matières médicales, qui consiste à attribuer aux médicamens pris intérieurement, la puissance de favoriser la guérison des plaies: l'on trouve en conséquence un nombre étonnant de végétaux que l'on range encore sous le titre de vénéraires. Il paroît que l'on attribue très-souvent cette vertu à des médicamens, lorsqu'on ne peut guère leur en accorder d'autre.

Il semble que l'on convient aujourd'hui très-généralement que la guérison des plaies est entièrement ou principalement l'ouvrage de la nature;

et que quand des circonstances accidentelles ne troublent pas cette dernière, elle parvient constamment à son but. Les médecins anglois en sont tellement persuadés, qu'il est extrêmement rare de leur voir employer aucun médicament interne sous le titre de *vulnéraire*, ou de les voir agir d'après l'idée qu'aucun médicament interne puisse être de quelque utilité pour guérir en général les plaies. Il est possible qu'un certain état de flaccidité de la partie malade retarde la suppuration des plaies, ou les dispose à la gangrène; et l'on a alors recours à l'usage interne du quinquina, qui est l'unique vulnéraire que l'on emploie. Il est possible que dans la liste des vulnéraires donnée par les auteurs, il se trouve plusieurs médicamens dont l'action soit analogue à celle du quinquina; mais je ne crois pas que les médecins qui les ont autrefois employés se soient apperçus de cette vertu, et il est très-probable que la plupart des substances particulières que l'on a mises au rang des vulnéraires, la possèdent à un degré très-médiocre: certainement l'on ne peut attendre aucun effet des compositions absurdes et dépourvues de jugement: que l'on a données sous ce titre.

A peine est-il nécessaire de dire dans combien de cas l'on a fausement attribué à l'action des médicamens les effets des opérations de la nature. Depuis la naissance de la médecine jusqu'à notre siècle, l'on a généralement pensé que beaucoup de maladies se guérissent entièrement, ou principalement par l'opération de la nature, et que plusieurs guérisons, que l'on croyoit être l'effet des médicamens, étoient souvent produites par la nature seule, ou peut-être par des rencontres accidentelles survenues dans l'économie animale, ou par certaines circonstances externes qui étoient l'ef-

fet du hasard: l'on a donc été convaincu de tout temps qu'il avoit des exemples sans nombre où les effets que l'on a attribués aux médicamens, d'après une prétendue expérience, étoient souvent erronés et faux.

Il est inutile de dire ici combien cela est arrivé fréquemment, et combien il en est résulté d'erreurs dans les traités de matière médicale: l'on me permettra cependant d'en citer un exemple, qui se rencontre, à ce que je crois, dans presque tous les écrits que l'on a publiés sur cet objet. Cet exemple concerne la jaunisse, qui est une maladie dont on a parlé dans tous les siècles, mais dont la nature n'a été connue que depuis très-peu de temps, et même si récemment, que BOERHAAVE même n'en a eu qu'une idée très-imparfaite. Il paroît que l'on convient aujourd'hui très-généralement que cette maladie n'est jamais due à l'interruption de la sécrétion de la bile, mais qu'elle survient toutes les fois que cette liqueur ne peut passer librement du foie dans le duodénum.

Je n'ose positivement déterminer si la jaunisse peut, comme quelques médecins le pensent, être produite par l'absorption de la bile qui a coulé en grande quantité dans les intestins; mais je suis porté à croire que l'interruption du passage dont je viens de parler est la cause la plus universelle de la jaunisse; car il se fait alors une absorption ou une régurgitation de la bile accumulée dans les conduits biliaires, qui la force de passer dans les vaisseaux sanguins. L'interruption dont je viens de parler peut être produite par différentes causes: mais il suffit, pour l'objet dont il s'agit, de remarquer que sur cent jaunisses il y en a quatre-vingt-dix-neuf où le passage de la bile est interrompu par des concrétions biliaires qui se for-

ment dans la vésicule du fiel, et tombent ensuite dans le conduit commun: c'est sur-tout dans les cas de ce genre que l'on a supposé que différens remèdes guérissent la jaunisse; mais l'on peut considérer peut-être tous ces remèdes comme des exemples d'une fausse expérience. Nous ne connoissons aucun médicament capable de dissoudre les concrétions biliaires, qui puisse passer dans la masse du sang, et parvenir jusqu'à ces concrétions arrêtées dans le conduit cholédoque. Sur cent remèdes que l'on dit avoir guéri la jaunisse, il n'y en a pas un auquel l'on puisse attribuer la vertu de dissoudre les concrétions biliaires, ou de faciliter leur passage dans le duodénum. Les observations que l'on a données pour prouver que ces remèdes pouvoient guérir la maladie, doivent donc être regardées comme autant d'exemples de fausse expérience: elles sont communément dues à ce que l'on s'est trompé sur la cause qui a produit la guérison. Les membranes du corps humain étant très-susceptibles d'une extension graduelle et considérable, les tuniques du conduit cholédoque doivent souvent se dilater, au point de permettre aux concrétions biliaires de passer dans le duodénum. Lorsque cette dilatation a lieu, elle termine très promptement la jaunisse: mais si dans le même temps le malade a fait un usage suivi d'un médicament recommandé pour cette affection, on attribue la guérison à ce remède, quoique par les raisons rapportées plus haut, il ne puisse réellement y avoir aucunement contribué.

Le septième exemple de fausse expérience est dû à l'erreur où l'on est sur la nature de quelques maladies qui se ressemblent par certaines circonstances, et qui néanmoins diffèrent beaucoup par leur nature. Ainsi, rien n'est plus commun que

L 4

de trouver, dans les matières médicales, les mêmes remèdes recommandés pour la guérison de la diarrhée et de la dysenterie. Les astringens qui peuvent être utiles dans la première, sont cependant non-seulement inutiles dans la dernière, surtout dans ses commencemens, mais même peu convenables et pernicioeux: c'est pourquoi, lorsqu'on assure, d'après l'expérience, que les astringens ont guéri cette dernière, il paroît que l'on a confondu la diarrhée avec la dysenterie, ou au moins que l'on n'a pas fait une attention suffisante aux circonstances de la maladie, et que l'on a donné comme un remède général ce qui ne convenoit qu'à une circonstance particulière. Cette manière d'écrire sur la matière médicale a introduit une grande confusion et beaucoup d'erreurs funestes dans la pratique de médecine.

Le huitième et dernier exemple de fausse expérience dont je parlerai, est dû aux erreurs que l'on a commises à l'égard des médicamens. Ainsi les modernes ont attribué, d'après **DIOSCORIDE**, des vertus à des médicamens qui different beaucoup de ceux auxquels les anciens ont attribué ces vertus, lesquelles sont néanmoins attestées par l'expérience prétendue des modernes.

D'après cet exposé des exemples nombreux de fausse expérience que l'on rencontre dans les traités de matière médicale, et dont il n'y a presque aucun auteur d'exempt, il est évident que ces écrits sont en général des compilations d'erreurs et de faussetés, contre lesquelles tout étudiant doit être extrêmement en garde, pour ne pas s'en laisser imposer. Comme cela exige plus de connoissances, de discernement et d'expérience, que ne peut en avoir un étudiant dans le temps où il commence à s'occuper de cette étude, il est utile de lui

inspirer un doute et une méfiance générale; et il y a lieu d'espérer que les remarques que j'ai pris la liberté de faire pourront être, jusqu'à un certain point, utiles, tant à ceux qui étudient la matière médicale, qu'à ceux qui sont engagés dans la pratique de médecine.

Je dois, avant de quitter ce sujet, observer que les écrivains ont rapporté les fausses expériences dont je viens de parler, particulièrement par erreur de jugement, et qu'ils en ont rarement connu la fausseté: je suis néanmoins obligé d'avouer que ce dernier cas a aussi eu malheureusement lieu, et qu'il y a plusieurs faits qui ont été donnés au public par des personnes qui étoient intimement persuadées de leur fausseté: cela est arrivé quelquefois par attachement à des théories particulières, que leurs auteurs ont désiré soutenir, et qu'ils ont en conséquence appuyées par des observations et des expériences prétendues. Les mêmes effets ont souvent été produits par attachement à une méthode curative particulière, ou à certains remèdes, que ceux qui avoient cru les avoir découverts ou inventés ont tâché de soutenir par des faits que leurs préjugés leur ont peut-être fait regarder comme vrais, mais qu'ils ont admis sans en examiner avec rigueur la vérité, quelquefois même lorsqu'ils en connoissoient intimement la fausseté.

Ceci me conduit à observer qu'une source très-fertile de faits faux, qui a lieu depuis quelque temps, est due à quelques jeunes médecins qui ont la vanité de vouloir passer pour auteurs d'observations, souvent faites trop à la hâte, et peut-être même quelquefois entièrement imaginées dans le cabinet: nous ne pouvons pas donner présentement des détails sur cet objet; mais le siècle fu-

tur reconnoîtra plusieurs exemples peut-être de faussetés directes, et certainement plusieurs erreurs de faits commises dans ce siècle sur les vertus des médicamens.

J'ai parlé suffisamment des erreurs qui ont été adoptées, ou qui pourroient être adoptées par la suite dans les traités de matière médicale.

Quant à la manière de s'assurer des vertus médicinales des substances par l'expérience, je dois encore remarquer que l'on a employé pour cet objet différens moyens qui n'étoient pas fort convenables; l'un consiste à faire prendre les substances dont on veut connoître les vertus, à des animaux, et à observer les effets qu'elles produisent sur ces derniers: ce moyen est très-propre pour rechercher les vertus de toutes les substances qui n'ont pas encore été examinées, et peut mettre à même d'user des précautions convenables relativement aux essais que l'on voudroit faire des mêmes substances sur le corps humain; mais il ne peut conduire plus loin; car l'on sait que les effets peuvent être fort différens sur les deux sujets, parce que quelques substances agissent beaucoup plus puissamment, et d'autres beaucoup plus foiblement sur le corps humain que sur les brutes: l'on ne peut donc rien conclure de certain des effets que produisent les substances inconnues sur ces derniers, avant d'en avoir fait réellement l'essai sur le corps humain.

L'on a encore tenté un autre genre d'expérience pour déterminer les vertus des médicamens, qui consiste à les mêler avec le sang dès qu'il est tiré des vaisseaux. Cela nous a donné quelques connoissances sur la nature de nos fluides, et sur les effets de plusieurs substances que l'on a mêlées de cette manière avec les derniers. Il est possible que

L'on tire quelques conséquences générales de ces expériences; mais ceux qui ont écrit sur la matière médicale ont souvent tiré ces conséquences, sans faire attention aux différences que peuvent produire les changemens que subissent plusieurs substances dans les premières voies avant de se mêler avec le sang; ils n'ont pas non plus considéré la différence qui se trouvoit entre la quantité des substances soumises à ces expériences sur une petite portion de sang; et la quantité qui, étant introduite par la bouche, pouvoit se répandre dans toute la masse du sang; d'où il est résulté que ceux qui ont écrit sur la matière médicale ont porté plusieurs jugemens faux, comme je l'observerai par la suite, en parlant des médicamens particuliers qui ont été l'objet de leurs jugemens.

L'on a fait usage d'un troisième genre d'expérience pour s'assurer des vertus des médicamens, en les injectant dans les veines des animaux vivans: l'on a souvent réitéré ces expériences; mais l'on n'en a tiré qu'un petit nombre de conséquences, ou que peu de lumières certaines. Quels que soient les effets des substances injectées de cette manière, ils doivent beaucoup différer de ceux qui résulteroient si elles étoient introduites par la bouche; les changemens qu'elles subissent dans les premières voies, et sur-tout la manière dont elles y sont nécessairement délayées et répandues, suffisent pour qu'il ne soit pas possible qu'elles produisent les mêmes effets que quand elles sont injectées dans les vaisseaux. Il est encore bon de remarquer que les effets qui ont généralement résulté des injections faites dans les vaisseaux des brutes, et sur-tout la coagulation produite par presque toutes les substances que l'on a injectées, doivent, à ce que je crois, nous empêcher d'es-

sayer de si-tôt cette manière de faire usage des médicamens sur le corps humain.

Il faut remarquer, relativement aux deux derniers genres d'expériences dont je viens de parler, que les résultats que l'on en a donnés sont souvent si contradictoires, et que l'on voit si fréquemment un tel défaut de connoissances chimiques dans la manière dont ces expériences ont été faites, que l'on ne peut jusqu'à présent qu'en tirer très-peu de conséquences.

Je me suis occupé des différens objets dont l'examen paroissoit nécessaire pour servir d'introduction à l'étude de la matière médicale: mais, avant d'entrer dans les détails particuliers, je crois qu'il est encore à propos d'ajouter quelques mots relatifs au plan qui convient le mieux pour un traité de ce genre, ou à l'ordre suivant lequel on doit ranger chaque objet.

